

Sens et complexité(s) : (pro)positions épistémologiques

Michel BALLABRIGA

CPST (LARA)/Université de Toulouse Le Mirail

Actes du colloque *L'homme sémiotique*, Namur, 19-21 avril 2010

Remarque : les parenthèses du titre signifient

- (i) une possible ouverture de la notion de complexité vers des types et modes de complexité à construire. Il n'est pas sûr d'ailleurs que le point de vue présenté ici soit unifié.
- (ii) que l'on espère que les réflexions présentes, élaborées dans une zone identitaire, passeront en zone proximale pour la recherche.

« c'est la peur et la logique qui établissent des frontières »

(in *Sonate d'Automne* d'I. Bergman)

« une pensée est une chose aussi réelle qu'un boulet de canon »

(J. Joubert, *Maximes et autres pensées*)

Dans le cadre de l'activité interprétative située (en tant que *cours d'action*), il s'agit de faire des propositions épistémologiques relevant du concept de *complexité tensive et participative* du sens qui permettrait de reposer la problématique du *discret et du continu* dans l'optique d'une *rhétorique généralisée* qui serait partie prenante d'une *théorie sémantique/sémiotique*. Signalons toutefois que c'est un long travail sémantique de fond préalable sur des figures de rhétorique (métaphore, hypallage, syllepse/antanaclase, oxymore, métonymie notamment) qui a fait émerger ces réflexions : *in fine*, on indiquera dans des compléments bibliographiques les articles consacrés à ces études – la plupart sur *Texto* – qui ici seront évoquées de façon synthétique et pour illustrer un propos de type plutôt conceptuel.

1. Un air du temps (lignes épistémologiques)

La problématique de la complexité – on laissera de côté les usages médiatiques plutôt valorisants de *complexité*, *complexe*, souvent synonymes réels de confusion ou complication – est de plus en plus présente dans l'horizon épistémologique de chercheurs de diverses disciplines et semble s'opposer à une forme rigide du structuralisme et à ses dichotomies.

La sémiotique du discours est aux prises depuis longtemps, dans la gestion du continu et du discontinu, avec la problématique du *passage* d'un niveau à l'autre du système en résolvant les *solutions* de continuité, avec la question des conversions de niveaux et le recours aux interfaces, aux phases de décomposition/intégration suivant en cela Benveniste sur l'opposition forme/sens (cf. *Pratiques sémiotiques* de J. Fontanille, pour un état actuel)¹. On reste toutefois, semble-t-il, dans un modèle hiérarchique et binariste.

¹ Le colloque de Libreville prévu du 17 au 19 mars 2010 avait pour titre : « Penser le complexe. Intelligences sémiotiques et dynamiques africaines »

J.P. Durafour (Université de Tübingen), in *Colloque d'Aix, sept. 2007*, sur Coseriu, prône un nouvel esprit scientifique pour une épistémologie autre des sciences de la culture, s'appuyant sur la complexité, les relations dialectiques entre des couples traditionnellement opposés (global/local, discret/continu), la causalité bi-orientée. Ce travail qui conjoint plusieurs références disciplinaires – philosophie, psychologie, biologie – met en annexe, notamment, des textes éclairants de F. Varela (CNRS, neurosciences cognitives)^[2] : « Donc, ce n'est pas seulement la matière qui fait émerger la vie, c'est aussi la vie qui va contraindre la matière. *C'est cette notion de boucle qui fait que le local et le global ne sont pas séparables.* Le global va contraindre et même définir les agents locaux et en même temps, les agents locaux sont les seuls responsables de l'émergence de la totalité [...] Ici, on met le doigt sur une double boucle [...] L'erreur de beaucoup, dans les milieux de l'auto-organisation, est de ne conserver qu'un seul sens, l'ascendant, et d'oublier le sens descendant. » Selon J. P. Durafour, d'après le résumé de l'intervention au *colloque Coseriu de Cluj-Napoca de 2009*, « ce nouveau réalisme scientifique repose sur l'épistémologie relativiste/relationniste de l'interaction constituante inaliénable entre “sujet” et “objet” [...] c'est dans ce monde de l'entrelacs de l'objectif et du subjectif [...] que s'origine le paradigme nouveau de la pensée complexe dans les études du sens et de sa genèse que Eugenio Coseriu promut en fait le premier en linguistique dès les années 60 par sa théorie unitaire du langage compris comme une activité créatrice autonome de parler (*energeia*) [...] J.P. Durafour en appelle à « une nouvelle alliance épistémologique entre les sciences du langage (vivant culturel) et la biologie (vivant naturel) » soulignant « le rejet actuel commun par ces deux sciences, en raison de son simplisme, de la notion de code, linguistique et génétique, comme principe absolu de l'explication scientifique de la formation du sens biologique et du sens langagier » et se proposant de faire « un retour philosophique, épistémologique et théorique sur la notion cosérienne emblématique d'*energeia*, une notion restée sibylline quant à son mode opératoire, ses mécanismes complexes et la forme singulière de causalité [...] : les tous intuitivement et présomptivement constitués/anticipés par la conscience sont nécessaires à la production de ce qui les produit ou encore [...] principe selon lequel la partie est à la fois cause et effet du tout ». On notera la formulation *paradoxxale* dans ce *réseau* qui lie *circularité* (et absence d'origine absolue), *énergie* (et l'aveu du caractère *sibyllin* du mode opératoire de cette notion), *continuisme*.

Patrick Tort (philosophe, linguiste, épistémologue, historien des sciences biologiques et humaines, in *L'Effet Darwin*, 2008, que nous citons assez longuement), soutient que « ... tout “discontinuisme” véritable est nécessairement la marque d'une approche non scientifique : la vision théologique et créationniste du vivant est discontinuiste parce qu'elle décrète une séparation de nature entre le non-vivant et le vivant, entre les formes du vivant, entre le corps et l'âme, le matériel et le spirituel, l'instinct et l'intelligence, le créateur et le créé etc. » et il note aussi un *paradoxe* dans son domaine :

Ce paradoxe peut se formuler ainsi : la sélection naturelle, principe directeur de l'évolution impliquant l'élimination des moins aptes dans la lutte pour la vie, sélectionne dans l'humanité une forme de vie sociale dont la marche vers la civilisation tend à exclure de plus en plus, à travers le jeu lié de la morale et des institutions, les comportements éliminatoires. En termes simplifiés, *la sélection naturelle sélectionne la civilisation qui s'oppose à la sélection naturelle.* Comment résoudre cette apparente difficulté? [...] Par le biais des *instincts sociaux*, la sélection naturelle, sans « saut » ni rupture, a ainsi sélectionné *son contraire*, soit : un ensemble normé, et en extension, de comportements sociaux *anti-éliminatoires* [...] ainsi, corrélativement, qu'une *éthique anti-sélectionniste*» (P. Tort in *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, cité dans *L'Effet Darwin*).

La figure [illustrant l'*effet réversible de l'évolution*], cette figure aux propriétés étranges et « déroutantes » est celle de l'*anneau de Möbius*. Ce ruban – ou anneau – de Möbius sert à faire comprendre l'opération réversible [...] « Si l'on nomme “ nature ” et “ civilisation ” les deux faces initialement opposées, on constate que l'on passe ici de l'une à l'autre *sans saut ni rupture* (il ne saurait y en avoir dans une généalogie). Le continuisme darwinien en anthropologie n'est pas simple, mais réversible. Le mouvement nature → culture ne produit pas de rupture, mais un « effet de rupture », car on est tout de même, passé “de l'autre côté” [...] *avec de l'opposé, l'anneau fait du continu* [...] représentation de la genèse progressive et sans saut d'une réalité à partir d'une réalité différente, voire antagonique [...] boucle torse qui est en chacun de ses points effectuée par sa propre torsion, sans que l'on puisse assigner à cette dernière la

² Entretien de F. Varela « Autopoïèse et émergence » paru en 2002 dans le livre de Réda Benkirane intitulé *La Complexité, vertiges et promesses*, Le Pommier

moindre délimitation d'origine. L'anneau de Möbius n'est pas le lieu d'une torsion ponctuelle. Dans l'anneau de Möbius, c'est la torsion elle-même qui constitue le lieu ».

« La nécessité d'un développement graduel est un réquisit du continuisme moniste^[3] de Darwin et exclut qu'un caractère développé chez l'homme soit dépourvu de tout *primordium* dans la série de ses ancêtres. Entre les facultés humaines et les ébauches animales dont elles dérivent par le jeu des avantages sélectifs, il ne peut y avoir, suivant la formule consacrée, qu'une différence de *degré*, et non de *nature*^[4] [...] une variation apparue et transmise n'est pas une discontinuité : elle est ce qui construit un continuum intégrant la transformation. Le ruban de Möbius [...] permet de penser [...] le fait d'une transformation continue [...] la sélection naturelle, qu'il faut alors considérer non plus seulement comme le "moteur" de l'évolution, mais comme un mécanisme *en* évolution, se soumet dans ce processus à *sa propre action* en éliminant tendanciellement une forme archaïque d'elle-même au profit d'une forme nouvelle et globalement plus avantageuse, cet avantage accru prenant appui désormais sur les sentiments sociaux [solidarité, altruisme, morale, rationalité] [...] et faisant entrer en régression tous les anciens traits qui s'y opposent, sans pouvoir toutefois exclure de l'actualisation permanente de cette tendance le phénomène imprévisible du *retour* (au bestial, au sauvage, au barbare) [...] la vraie problématique de Darwin, c'est en réalité *l'illusion de la rupture* maintenue par le vieux dualisme qui domine encore la philosophie comme il domine la métaphysique. De même, la vraie problématique de Darwin, ce n'est pas la transcendance de la morale, mais la fabrication de *l'illusion* de sa transcendance^[5], qui toutefois agit dans la réalité comme un *effet réel* et réellement civilisateur [...] La sélection, inversant progressivement son fonctionnement, sélectionne à présent des comportements *anti-sélectifs*, sans qu'il y ait au sein de ce processus ni antinomie profonde, ni rupture effective. Par la voie des instincts sociaux et de leur intégration affective et rationnelle dans la structuration des rapports intra-communautaires, *la sélection naturelle sélectionne ainsi la civilisation, qui s'oppose à la sélection naturelle*^[6] [...] on sera fondé [...] à requérir le véritable mécanisme capable de produire un tel effet *dans la réalité*, et ce mécanisme obéira soit au modèle de la *variation continue* [...], soit au modèle plus global [...] de la divergence sélectionnée et du dépérissement de l'ancienne forme [cf. arborescences] [...] Si l'on veut extraire de ce phénomène le schéma "dialectique" qui en exprime la structure, on dira qu'à l'intérieur même de l'instinct existait déjà une forme de lui-même – l'instinct social – capable, sous certaines conditions, de *renverser* ses caractéristiques dominantes jusqu'à *inverser* le sens de ses manifestations. »

Le magazine *Philosophie*, n° 35, décembre 2009/janvier 2010, avec des contributions de diverses disciplines, consacre un dossier à ce domaine problématique^[7].

Deux catégories sont en fait présentes et interrogées – *animalité/humanité et nature/culture* – dont on ne peut préjuger qu'elles se recouvrent (ni qu'elles ne se recouvrent pas).

La première, traitée soit selon la *discrétion* soit selon la *continuité*, met aux prises les tenants d'une *discontinuité de l'évolution* (*humanisme* classique : vocables *métaphysiques* – homme comme miracle, radicale hétérogénéité entre l'ordre de la nature et l'ordre de la culture) et les tenants d'un *naturalisme continuiste* insistant sur le processus évolutif (*simple différence de degré entre l'animal et nous*).

Ces deux positions partagent le même présupposé dichotomique quantité *vs* qualité que ce soit pour absolutiser énergiquement la qualité humaine (« radicale hétérogénéité ») ou pour la noyer dans un

³ Ce terme est révélateur

⁴ Il conviendrait de revenir sur cette « formule consacrée », par une forme de *doxa*, et *dualiste justement* : degré/quantité *vs* nature/qualité : deux positions à dialectiser. L'astrophysique nous l'apprend : des *quantités* différentes de matière donnent des corps célestes de *qualités* différentes. L'affirmation « c'est une différence de degré et non de nature » doit être souvent revue; on a en fait un continu à seuil (à dialectiser) où une différence de quantité va entraîner une différence de qualité (ce n'est donc pas *quantité vs qualité*, mais une *qualité x associée à (et entraînée par) une quantité x qui va s'opposer à une qualité y associée à (et entraînée par) une quantité y*; elles vont de pair et la qualité participe de la quantité même si cette dernière fait moins sentir sa présence du fait de la nouveauté qualitative. Le continuisme évoqué ici repose sur des *degrés* et non sur la complexité semble-t-il, or la *gradation* relève du *complexe* à mon sens.

⁵ Là aussi ce couple immanence/transcendance est à *dialectiser vs* perspective *ontologisante* qui entraîne le constat *d'illusion* cf. aussi les zones anthropiques.

⁶ Oui, mais pourquoi? Que gagne le social, notamment en protégeant les faibles, handicapés etc. Ce point relève-t-il vraiment *d'une cohérence naturaliste évolutive*? Ne lui échappe-t-il pas dans une certaine mesure? Il y a encore un certain scientisme chez Tort avec ses risques possibles et possiblement graves sous des dehors « angéliques » d'une forme de *naturalisation* malgré tout.

⁷ En couverture, annonce du dossier : *L'étonnante découverte – Le singe descend de l'homme – la question de l'origine relancée*.

continu fluent *atone* (« simple différence de degré »); d'un côté, les modifications quantitatives (naturelles) ne font rien à l'affaire, de l'autre elles sont toutes-puissantes et/mais ne permettent pas de démarquer précisément l'humain : ainsi « il n'y a donc pas de paliers susceptibles de cerner le moment du basculement vers l'humain », selon Marc Groenen, spécialiste du paléolithique, professeur de préhistoire et de philosophie des sciences de l'homme à l'Université Libre de Bruxelles; « Nous sommes le résultat d'une accumulation de petites différences... Il n'y a pas un événement unique qui nous ouvre à une exception humaine. Il faut s'y résoudre : l'origine est grise et lente », d'après Pascal Engel, professeur de philosophie contemporaine et directeur du département de philosophie à l'université de Genève.

Il convient de noter la justesse de certaines remarques où se retrouvent certains paléontologues et philosophes : avec le problème des origines (de l'homme), on touche à la difficile question du « basculement » de l'animalité vers l'humanité, et cette question des origines est difficile à cerner, « sauf à la considérer en termes de *finalité* » et dès que l'on parle d'exception, « c'est l'ancienne *pensée téléologique* [sciences des fins humaines] qui revient »... Cela est important car, en dehors d'une pensée de type téléologique (et métaphysique) qui *lie origine et finalité* (deux notions étroitement dépendantes), la détermination d'une origine, qui est *liée à une conceptualisation*, ne pourra s'établir que par *convention* (arbitraire humain).

Certaines formulations tentent de dialectiser l'aporie : « plus, c'est quelquefois différent » reprend Yves Coppens, paléoanthropologue, professeur honoraire au Collège de France – découvreur de Lucy; cette formulation suggère l'existence d'un *seuil critique* à partir duquel un accroissement quantitatif peut produire un changement qualitatif, et dont le moment est indiscernable. Il y a là en fait deux questions : (i) celle de la transformation qualitative dont le moment ne peut être qu'indécelable (ou qui n'est pas pertinent) tant qu'on *prétend* le rapporter, dans une sorte de réalisme, à l'ordre de la nature (dont l'évolution est continuiste), sorte de *substance en évolution* où l'homme va établir des *frontières formelles/conceptuelles et arbitraires* (en fonction notamment de nouvelles découvertes scientifiques)^[8]; la nature, dans son évolution et pour ce qui concerne l'origine, ne nous dira pas *Ecce Homo* – peut-elle d'ailleurs *dire* quelque chose? – mais l'homme *pourra y trouver* des éléments dont il s'autorisera pour, dans un certain cadre rationnel argumenté, arguer d'un *début* de l'humanité conventionnellement, et prudemment eu égard à de d'éventuelles découvertes ultérieures : c'est peut-être cette convention, relevant de la culture, qu'ont en vue certains philosophes qui parlent de radicale hétérogénéité^[9], mais ils ont le tort, à mon sens, d'*hypostasier* celle-ci (l'humanité, la culture) en effectuant en même temps une *rupture* entre nature et culture et en retrouvant forcément la question de l'origine à un autre niveau, et en s'en débarrassant^[10]; (ii) les rapports quantité/qualité ne sont pas des rapports oppositifs, mais relèvent de la *complexité*^[11], en ce sens qu'il n'y a pas de quantité sans qualité, que la qualité (dans certains domaines du moins) est une *variable liée* [cf. note supra], qu'on ne passe pas, par accroissement, d'une quantité à une qualité simplement, mais d'un complexe quantité n et qualité x à un autre complexe quantité n+1 et qualité y; la formulation « plus, c'est quelquefois différent » est insuffisante à mon avis, elle aussi séparant à sa façon des notions qui sont liées. Mais la *constitution visible* d'un seuil est affaire de convention humaine raisonnée (ce qui n'est pas façon de dénigrer, au contraire...) et d'une forme de liberté (avec des ajustements par rapport à d'anciennes *erreurs* ou *errements*, *inhérents* à cette liberté).

La notion de culture prise comme critère définitoire de la spécificité humaine, entre elle aussi dans ce mouvement complexe. Notamment pour Marc Groenen, « Tout le défi de la préhistoire est là : saisir le phénomène humain au-delà de tout naturalisme et de tout essentialisme ». Il précisait antérieurement « dans notre culture, l'humain se donne à l'horizon d'un couple de concepts qui sont ceux de la *nature*

⁸ La notion d'humanité est en grande partie une *construction humaine* et un *enjeu* (l'histoire montre qu'elle varie : les Indiens d'Amérique, les Noirs etc.; notre rapport aux animaux relève aussi d'une conception de l'humain).

⁹ cf. « passage énigmatique de l'animalité à l'humanité », soit « *l'homínisation* comme entrée en culture » - « Notre espèce n'a donc jamais connu "l'état de nature"... Plus aucune causalité naturelle ne s'impose comme condition suffisante de l'homínisation », Robert Legros, professeur de philosophie à l'université de Caen.

¹⁰ « C'est dans la culture, ou ce que la phénoménologie appelle un monde, que l'humanité *d'Homo* trouve son origine, et non dans la nature. Quant à l'origine de la culture, elle est par principe vouée à demeurer une question sans réponse. » (Robert Legros)

¹¹ Cette question de la complexité est probablement liée aussi à celle de la diversité *buissonnante* - cf. Groenen, *homo* comme *genre* et non comme *espèce* dans les temps anciens.

(élaborée au XVIIème siècle) et de la *culture* (XIXème siècle)... En somme, le monde humain *précède* les éléments (compétences techniques ou naturelles) sur lesquels il *s'était*... Je dirais donc que la culture est à la fois ce qui nous spécifie et ce qui nous ouvre aux autres. ». La question des origines nous renvoie donc ici à des *formulations paradoxales* intéressantes (précéder/étayer; spécifier/ouvrir) qui peuvent militer pour *une complexité (dynamisante)*; la question ne se simplifie pas si l'on considère avec Peter Singer (professeur de bioéthique à Princeton, New Jersey) que « de nombreuses autres découvertes montrant la présence de culture chez les animaux [ont été faites depuis] »; que la culture est « à la fois ce qui nous spécifie et nous ouvre aux autres » est une fort belle formule qui devrait présider aux relations entre cultures humaines mais aussi au regard humain que l'on peut poser sur le non-humain qui est pris aussi dans des relations d'apprentissage, des formes de culture.

Toutes ces réflexions et notamment celle, ingénieusement^[12] métaphorisée, de P. Tort affichent des positions anti-dichotomiques sensibles à la question de la complexité, mais souvent traitée en terme de continuité; or continuisme (cf. plus bas) n'est pas *complexité*, même s'il en est partie prenante; c'est la question du *passage* qui fait problème (en lien avec l'*energeia*); il convient peut-être pour ne pas en rester encore à du *binarisme*, fût-il *continu*, de rattacher la dynamique du continu à ce qu'on pourrait appeler la *tension inclusive* (en lien avec les notions de formes/fonds/passages et forces), de prévoir dans cette continuité réversible les passages de la nature à la culture et aussi de la culture à la nature (cf. rôle de l'avant et de l'après, d'un *processus* donc, et de la *mémoire*) mais du fait, à mon sens, d'une *complexité tensive*, d'une *complexification transitive* ou *réfléchie* – cf. plus bas – des termes nature et culture, qui pourrait rendre compte d'une dynamique continuïste.

Les réflexions précédentes – qui rejoignent en partie les miennes – relèvent de domaines (une certaine philosophie du langage, l'anthropologie, via la biologie etc.) qui ne relèvent pas de ma compétence mais qui doivent être dans notre horizon. Mes positions concernent la question du *sens* (sémiotique/sémantique), lié à la *complexité* – que je dois définir plus précisément et par un biais *rhétorique* – dans les performances discursives/textuelles en relation avec des questionnements théoriques/épistémologiques (en lien avec le niveau méthodologique). Mais auparavant...

Une certaine conception de la scientificité (rationalité), ainsi que les concepts et méthodes qui vont avec, en ont longtemps imposé aux disciplines qui traitent de la culture au point que certaines de ces dernières se sont constituées (ou ont tenté de se constituer) sur leur modèle (ex. de la phonologie, notamment, science pilote dans cette tendance). D'autres, comme la sémantique (textuelle notamment), ont pu faire état d'une théorisation et d'une méthodologie rigoureuses, mais l'ouverture du jeu *interprétatif* (et non plus strictement *démonstratif*), même fondé en méthode, a pu donner le sentiment, erroné, d'une rationalité affaiblie (avec la question de la subjectivité par exemple^[13]).

Or, il ne s'agit pas de se calquer sur ces modèles scientifiques dominants, ni d'accepter d'être cantonné (par ces modèles) à une forme affaiblie de la rationalité (un avatar de la logique). C'est une *rationalité spécifique* qu'il s'agit de promouvoir, pour les sciences humaines et sociales en général peut-être, dans un effort épistémologique pour la constitution d'un *autre paradigme rationnel* qui semble crucial, particulièrement pour l'interprétation de textes (ici, verbaux et non verbaux) touchant au *sens de la vie* (et cela fait beaucoup de productions sémiotiques!), des productions culturelles humaines (vs textes de spécialités, textes techniques etc.).

La question est d'autant plus importante actuellement que les modèles et démarches scientifiques - pour ne pas dire scientifiques et technoscientifiques - et fortement axiologisés/idéologisés comme des « évidences » rationnelles, tendent au monopole descriptif/analytique mettant en péril la question même de la culture, son existence indissociable de ses modes spécifiques de perception et d'interprétation.

Certaines interrogations épistémologiques tendent à réorganiser les formes de la rationalité, à en faire surgir d'autres ou à soumettre à l'examen des valeurs rationnelles indiscutées; là se formule la question de l'*évidence rationnelle* – qui peut être reconduite au *pré-jugé* – et aussi celles des *évidences ontologiques/ontiques/aléthiques*^[14].... Dans cette quête, le *paradoxe* peut apparaître comme un

¹² et de l'utilité d'un *intérêt pluridisciplinaire* vs monodisciplinarité pour identifier des *réquisits épistémologiques communs*, l'air du temps, les nouveaux paradigmes et leurs formulations spécifiques suivant les disciplines.

¹³ qu'il faudrait d'ailleurs réexaminer dans le cas des sciences « dures »; là n'est pas le point pour l'instant.

¹⁴ Pour la relation entre l'évident et le cohérent, cf. le plaisant poème de J. Tardieu *le bon citoyen de l'univers* in *Le Fleuve caché*,

adjuvant heuristique de l'épistémologie. En outre et comme horizon d'interrogation se pose la question des rapports entre forme de *doxa* et *épistémologie*, entre *épistémologie* et *idéologie*.

2. Vers la complexité : dichotomies et (versus) complexité participative

De quelques dichotomies et des problèmes qu'elles posent :

Les termes *simulacre* voire *impression référentielle*, préalablement dénommée d'ailleurs « illusion » référentielle, présupposent une vérité/réalité inaccessible^[15], une ontologie donc indépendante de la représentation, or que pouvons-nous percevoir/savoir en dehors d'une représentation? Le terme de *simulacre* devient donc assez problématique... ainsi que la notion, trop simple, de *reflet* d'une réalité par le langage; cette réalité ou plutôt ce *réfèrent* est de toute façon de l'ordre de la représentation et le rapport langage-réfèrent un rapport entre représentations - et ce réfèrent comme *représentation* soit existe socialement soit est à constituer, d'où l'importance du texte, littéraire notamment^[16]. – La question séculaire des figures de rhétorique comme *révélation* ou comme *voile* (perspectives qu'il convient de ne pas *opposer* mais de *complexifier*) est soumise à ce réalisme dichotomique.

Sans entrer dans le détail^[17], les couples fiction, artifice/réel et jeu/sérieux sont entraînés dans cette problématique et il convient de faire une place aux représentations fictionnelles dans la construction de « réalités » sociales, comme les questions d'identité etc. souvent naturalisées; F. Rastier dans *Arts et Sciences du Texte* (p. 216) conclut après examen serré de corpus sentimentaux : « [...] le monde sentimental n'est-il pas lié à sa représentation ? [...] les sentiments, en tant que formes culturelles, varient selon les époques et les sociétés [...] Bref, une culture transforme les affects en sentiments »; à cela peut se rattacher aussi le rôle de la fictionnalisation, de *l'artifice*, dans la littérature de témoignage : R. Anthelme dans *L'espèce humaine* (Tel, Gallimard, 1957/2007, p. 317-318) écrit : « les histoires que les types racontent [celles que les prisonniers des camps racontent aux libérateurs] sont toutes vraies. Mais il faut beaucoup *d'artifice* pour faire passer une parcelle de *vérité*, et, dans ces histoires, *il n'y a pas cet artifice qui a raison de la nécessaire incrédulité*. Ici, il faudrait tout croire, mais la vérité peut être plus lassante à entendre qu'une fabulation etc. » (je souligne). C'est cette tension participative, complexe, que pointe Jean-Pierre Fewou-Ngouloure^[18] – qui avance la notion d'*expression référentielle* – dans cette phrase : « [Encore qu'] avec certains romans africains, considérés comme “sérieux”, leur inscription dans le *réel* est souvent plus saillante lorsqu'ils investissent l'univers ludique et fantastique » (p. 68) ou encore dans cette belle formulation, en apparence *paradoxe*, évoquant « l'inscription de l'oeuvre *au plus près* des préoccupations sociales, et ce *malgré l'éloignement* que constitue la parabole »^[19]. Du coup est remis en question le rôle de la fictionnalisation littéraire; celle-ci est bien sûr en lien avec l'immanentisme (notion de clôture et de séparation, méthodologique ou idéologique). L'immanentisme strict (indépendance) et la théorie du reflet (fonction ancillaire du roman) sont des pôles, peut-être intenable d'ailleurs, qui admettent bien des intermédiaires - et *l'autonomie* du niveau sémiotique n'est pas son *indépendance* par rapport au contexte. On a là la possibilité de récuser le textualisme et le « sociologisme » purs dans la perspective littéraire notamment. Libre au sociologue d'user d'un roman comme d'un document

1968, NRF, Poésie/Gallimard.

¹⁵ ou alors il faut privilégier un type de discours, « le plus vrai » (scientifique par ex. et encore...), pour « péjorer » les autres types ou prétendre les y conformer le plus possible dans une sorte de *perversion épistémologique*.

¹⁶ Pas seulement : cf. dans les situations de tension sociale ou politique, les représentations sémiotiques que l'on veut faire passer pour « principe de réalité » alors qu'il s'agit d'un consensus!

¹⁷ cf. sur cette question *Pourquoi la fiction ?* de Jean-Marie Schaeffer, éditions du Seuil, 1999.

¹⁸ Jean-Pierre Fewou-Ngouloure, *Le point de vue référentiel : exemple de romans africains d'expression française*, thèse soutenue le 26 juin 2009 à l'université de Toulouse-Le Mirail

¹⁹ Reste à savoir si ce « malgré » n'est pas *aussi* un « à cause de », dans un complexe de concession et d'implication; il y a de toute façon ici un problème d'argumentation (à relier à la composante dialogique) à élucider. On trouverait un paradoxe analogue dans la définition de l'image par Reverdy, chère à A. Breton : « Plus les rapports des deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte etc ». (*Nord-Sud*, mars 1918); pour l'interprétation de Breton cf. *Manifestes du surréalisme*, 1963, Idées/Gallimard p. 31 où le texte de Reverdy est cité. Ou cet autre paradoxe chez Breton : « ... il m'est arrivé de le découvrir [cet objet que A.B. cherchait], unique sans doute parmi d'autres objets fabriqués. C'était lui de toute évidence, bien qu'il différât en tout de mes prévisions » (*L'Amour Fou*, Gallimard/Folio, 1976, p. 21)

sociologique avec ses objectifs disciplinaires propres. Mais du point de vue des sciences du langage et étant donné l'objet *roman*, un genre littéraire donc, il sera mieux servi par les disciplines du texte.

Le recours à l'*entour*^[20] permet de « lorgner », justement, vers l'*anthropologie* et la *sémiotique des cultures*; cette notion est empruntée à Rastier et peut évoquer une « sortie » propre et asymptotique de « l'immanentisme » mais qui en serait en fait le *prolongement*, encourageant la fédération *critique* de certaines disciplines des sciences du langage (sémiotique/sémantique notamment) vers une sémiotique des cultures. En outre, il s'agit d'envisager la problématique à l'aune de la gradualité et du continu qui tisse notamment la relation de la fiction au « référent », avec une typologie *quadripartie* (et non plus *binnaire*, fût-elle continue). Ainsi, en relation avec la problématique fiction/réalité, nous trouvons celle de jeu/sérieux qui peut se complexifier, selon Schaeffer, en *termes complexes* : *fiction ludique* vs *fiction sérieuse*. La question aussi de l'*objectivité* vs *subjectivité* (avec *quadripartition*) gagnerait aussi à être envisagée dans cette construction hypothétique. De là d'autres axes problématiques découlent...

Au final, le langage au sens large devient le milieu où nous vivons selon F. Rastier; certes, mais en prise sur une forme de *réalité* (culturelle, et ce mot est immense); il s'agit ici aussi et surtout de ne pas effectuer de dissociation : et ici se pose la question des *continus à seuil* et donc de la *dialectique* et de l'opposition au *dualisme* strict - et aussi au *monisme*. On peut dire que la *réalité* est de l'ordre de l'être et non du connaître mais, à supposer que l'on admette ce réquisit ontologique, (i) de quelle *réalité* parle-t-on? (le singulier, qui *argumente* à sa façon, l'hypostasie alors qu'il conviendrait de faire des distinctions et de *pluraliser*), (ii) il convient, dans la perspective largement partagée du *devenir* et de la transformation de faire une place à l'*ontogenèse* du sens (vs *ontologie*).

On peut probablement aborder aussi de cette façon (sémantiquement et rhétoriquement) les zones anthropiques^[21]. Ces *zones* anthropiques de base (identitaire, proximal et distal) articulables probablement sur des plans/registres nombreux et variés sont définies par des *frontières* (empirique et transcendante). Mais (i) ces frontières doivent pouvoir être *mobiles* en même temps que (ii) ces zones sont susceptibles de *transpositions*, dans une dynamique évolutive et complexifiante de (re)configurations. Zones et frontières définissent peut-être une structuration psychique humaine importante : elles ne doivent ni être abolies ni figées, ce qui revient à n'adopter ni le point de vue des tenants d'une nature humaine rigide, ni celui des partisans d'une pure malléabilité de l'humain, mais il convient (i) de *dialectiser* plutôt ces positions eu égard aux différents contextes qui se présentent (diachroniques et synchroniques) – et dans cette dialectique la question des *valeurs* (de leur *évolution*) est également centrale – et (ii) de considérer qu'un aspect important de la « nature » humaine est peut-être dans cette possibilité, *ad libitum* mais relativement contrôlée, de déplacement des frontières et de reconfiguration des zones, en prévoyant des moments de stabilité.

La question des frontières, au sens large, fait retour sur celle des dichotomies franches fonctionnant comme modes cognitifs et comportementaux, celle, par exemple, qui discrimine le nécessaire et le superflu. Cette catégorie concerne au premier chef les biens de consommation mais rejoint en partie la vieille question de la *negatio* vs *privatio*. « Le superflu, chose très nécessaire, /a réuni l'un et l'autre hémisphère » (*Le Mondain*, Voltaire). On voit ce que cet *apparent paradoxe*, ou sophisme, a donné dans la société dite de consommation qui, dans son esprit (à distinguer des usages qui peuvent être faits), vise en fait à rabattre le superflu sur le nécessaire - le *besoin*, et en fait à nier la notion de superflu et à abandonner la dialectique fondamentale du *besoin* et du *désir*, de la vie et de la survie. Or, (i) cette *polarité* est nécessaire, (ii) elle est plus importante *fonctionnellement* que *substantiellement*, (iii) elle n'a quelque pertinence semble-t-il qu'à un stade relativement avancé d'évolution (le superflu, semble-t-il, ne saurait exister en situation de stricte *survie*, à quoi peut s'apparenter, *mutatis mutandis*, l'idéologie consumériste actuelle), (iv) la relation entre ces termes, si elle peut être perçue comme discrète (dichotomique) dans certaines situations et à certains moments^[22], tend plutôt vers la gradualité et la *raison d'une relation graduelle* (plus/moins) réside à mon sens dans l'*inclusion* variable d'un terme dans l'autre, avec des schémas de gradience, d'où la valeur heuristique d'établir *a priori* entre ces termes (et beaucoup d'autres catégories), des relations réflexives et transitives : le nécessaire (du) nécessaire, le superflu (du) superflu,

²⁰ Rastier préfère parler d' 'entour', jugeant le terme 'référent' trop équivoque.

²¹ cf. article de Rastier *Anthropologie linguistique et sémiotique des cultures* dans *Une Introduction aux sciences de la culture*, (dir. F. Rastier et S. Bouquet)

²² C'est-à-dire du fait de certains contextes contraignants et non de celui d'une conception fixiste de la nature humaine.

le superflu (du) nécessaire, le nécessaire (du) superflu – et on ne confondra pas *l'absence* d'un terme qui renvoie à sa *présence* autrement/ailleurs (cf. dialogique, possible, irréel...) et son *inexistence* pure et simple qui renvoie à une situation privée de sens (parce que *monopolaire*). Il est probable que les gradations deviennent plus nuancées, plus affinées et la frontière plus ténue, plus *poreuse*, mais celle-ci doit être toujours *perceptible* et *fonctionnelle*.

Tout cela doit pouvoir se dire aussi de bien d'autres catégories (imaginaire/réel, l'opposition rentable et non-rentable, objet de tant de discussions actuelles etc.) et notamment de la catégorie *nature/culture* dont les termes *ne s'opposent pas* mais sont en interaction *évolutive* pour définir l'humain (avec les questions récurrentes de la barbarie, de l'inhumain, du non-humain qui sont autant d'enjeux interprétatifs et argumentatifs sur l'inclusion dans/l'exclusion de la définition de l'humain de certains comportements).

Le couple *negatio/privatio*, probablement à *dialectiser* aussi pour ne pas en rester à une *distribution* étanche du possible et de l'impossible ou à des jeux contradictoires, perd beaucoup de sa pertinence, dans une perspective absolue du moins, puisqu'il présuppose une nature humaine immuable dont la connaissance permettrait de trancher entre ce que l'homme n'a pas et à quoi il peut/doit prétendre (*privatio*) et ce que l'homme n'a pas et à quoi il ne saurait aspirer (*negatio*), par *essence*. Et les inconditionnels des nouvelles technologies, quelles qu'elles soient, ont beau jeu de faire fi de cette distinction qui présuppose une nature humaine déterminée (déterminable); et certes, bien des choses sont possibles actuellement à l'homme qui ne l'étaient pas naguère, mais surtout par le truchement de la technique et de ses objets; si *l'idéologie métaphysique* de la *negatio/privatio* nous fige^[23], une certaine *idéologie technologique* fait des artefacts techniques des prolongements (au mieux), des parties (au pire) de l'homme, quand l'homme ne devient pas une partie de l'objet^[24] et tend à rendre caduques certaines problématiques, à effacer des frontières, mouvantes certes, mais qui sont *constitutives* de l'humain, *fonctionnellement* et non *substantiellement*. Et l'évolution ne consiste pas à remplacer une idéologie qui maintient des frontières *fixistes* par une autre qui tend à les *effacer*, mais à *dialectiser* les oppositions, notamment par le jeu, toujours *contextualisé*, de la quadripartition (à fonctionnement *inclusif*) évoquée. Cette position milite pour une maîtrise *relative* des affaires humaines, s'opposant (i) à un fixisme rigide d'une nature non modifiable et bloquant l'évolution (puissance de la nature vs relative impuissance de l'homme), (ii) à une pure malléabilité (puissance de l'homme vs relative impuissance de la nature) qui peut conduire à une évolution incontrôlable et ce sont ces deux positions qui s'affrontent bien souvent aujourd'hui sans véritable effort pour les *dialectiser*.

Cette question des *frontières* pose aussi, de façon complémentaire, la question spécifique des *limites*, donc des (possibilités de) *passages*. Il y a théoriquement une infinité de nombres entre deux nombres, si bien que le passage de 1 à 2 peut faire problème théoriquement (cf. Zénon sur un problème analogue). Le coup de force mathématique, parfaitement logique, consiste à poser une égalité entre 1, 999999... (à l'infini) et 2 puisqu'on ne saurait rien intercaler. « Les égalités sont des inégalités infiniment petites » disait Leibniz cité par Y.-M. Visetti^[25]; on néglige donc les différences infinitésimales.

Sur d'autres plans que celui des nombres, on peut rêver sur ces abîmes infinitésimaux qui n'en finissent pas de *rapprocher* et de *séparer* deux entités discrètes, sur la question des limites. Le franchissement de ces gouffres interstitiels qui peut être mis au compte d'une *énergie* (dite inexplicable) n'est pas sans faire penser aux phénomènes *d'attraction*, de *capillarité*^[26] dans le temps comme dans l'espace. Ainsi du passage d'aujourd'hui à demain (*discrétisés* mais en fait *transmués* du fait de cette énergie qui prend en charge le *passage* pour lequel la métrique est impuissante ou paradoxale cf. Zénon). Il n'y aurait pas de *continu* sans *énergie* (ou *force*?), mais non plus sans *rémanence*.^[26]

A la mort de Camus, Simone de Beauvoir aurait dit en substance que lorsque un homme meurt, meurent aussi un enfant, un adolescent, un jeune homme etc.; cette diversité conjointe de deuils nous interroge. D'abord sur la non pertinence (et le danger) de l'absolutisation de la discrétisation/segmentation (*il le faut bien toutefois...*) des phases-aspects (deux dénominations non

²³ et peut entraîner, par application au champ politico-social, des dérives faisant passer de la *privatio* pour de la *negatio*.

²⁴ Publicité vue : « et si vous ne faisiez qu'un avec votre voiture? »

²⁵ *Le continu en sémantique : une question de formes* in *Texto, Dits et inédits*, 2004.

²⁶ cf. l'énergie et le cinétisme passant de G. Guillaume, tributaire semble-t-il des notions de puissance et d'acte, qui problématisent autrement la question de la présence et de l'absence.

équivalentes) d'un processus (inchoatif, duratif, terminatif) et sur la valeur/force de la rémanence : dans un objet lancé, l'inchoatif est toujours dans le duratif du processus et le garantit. Le terminatif n'advient que lorsque l'inchoatif cesse d'agir^[27]. Cette façon de voir les choses qui prend le parti des *transitions insensibles* et des commencements indécélables rend peut-être non pertinente certaines questions (dont le parangon est celle de la poule et de l'œuf) posées dans la perspective d'une origine absolue et permet peut-être d'éviter de se poser le problème de l'origine, du moins de façon *ontologique* et *non relative*.

Dans ce cheminement qui est un *complexe d'épistémé et d'esthésie*, après l'évocation d'aperçus épistémologiques et problématiques d'une rationalité autre, avec ses formes d'objectivité, d'objectivation spécifiques, quels développements, conceptuels et descriptifs, sont possibles en sémantique, quelles pistes méthodologiques pour l'interprétation des performances sémiotiques, verbales en premier lieu, vu mon champ d'intérêt/compétence?

Il s'agit, via la communication et la signification participatives, de problématiser la notion de *complexité* qui est liée, à mon sens, à celle de *continuité*, dépendant elle-même de *gradients tensives*. Mais il ne s'agit pas de passer simplement du discret au continu - outre que des phases de discrétion/stabilisation sont nécessaires dans la dynamique productrice/interprétative. On est sur le terrain de la *complexité*, dont le continu est une *conséquence*, et peut-être faut-il envisager des relations d'inclusion réciproque de termes catégoriels avec des proportions variables induisant des effets tensifs sur un continu à seuil. Cette complexité, qui se fonde sur la participation, peut sans doute se déployer à divers niveaux et plans^[28], sur bien des catégories et elle se dynamise probablement via des structures de *médiation* qui réarticulent les termes qui sont en opposition/association; mais là aussi toutefois un prudent relativisme historique, culturel et méthodologique s'impose.

3. Complexité conceptuelle en linguistique, sémantique, sémiotique

– *Les couples Sa/Sé et Contenu/Expression (E/C)* :

L'adoption préférentielle du second couple (en sémiotique et en sémantique) (i) signifierait un passage de la problématique du *signe* à celle du *texte* où les unités, de longueur variable, sont à *construire* (par l'interprétation); (ii) mais la perspective de la *sémiose*, qui *réunit* les plans E et C, *présuppose leur séparation/séparabilité* - alors que leur association serait de fait quand la *sémiose* est stabilisée, déjà faite; (iii) on peut penser que cette distinction en deux couples n'est peut-être pas tant une question de *problématiques* différentes, de *dimensions* des unités ou d'*aspectualisation* de la relation (*sémiose*) entre les membres du couple qu'une question de *niveaux*^[29].

Quelle que soit la taille des unités, on peut garder les notions de Sa/Sé, mais il faut probablement se garder de la tentation de la séparabilité, fût-elle corrigée par l'affirmation saussurienne de

²⁷ Une plaisanterie sérieuse : « Rien de ce qui est fini n'est jamais complètement achevé tant que tout ce qui est commencé n'est pas totalement terminé », Pierre Dac, *Drôle de guerre*, choix, préface et commentaires de Jacques Pessis, coll. omnibus 2008, p. 12. Ainsi aussi de la vie qui est aussi passage – cf. P. Quignard, *les Ombres errantes*, la source qui est présente tout au long du ruisseau (passée et proche). Tout est origine et l'origine est partout. L'astrophysique des frères Bogdanov et la physique de Planck rejoignent Lewis Carroll.

²⁸ En principe l'ensemble des notions de la sémantique interprétative : sèmes, isotopies, actance dialectique et dialogique, zones anthropiques; mise en relation avec pratiques sociales/discours/genre/texte; paliers et composantes de la textualité; contenu et expression; entour; esthésie; modes génétique, herméneutique, mimétique; ordres herméneutique, paradigmatique, syntagmatique; praxéologie; niveaux ou sphères sémiotique, physique, représentationnelle.

²⁹ Plus précisément, l'écrit, l'oral etc. sont des *supports* de la manifestation et ce sont ces supports qui sont susceptibles de faire jouer le couple expression/contenu : jeux *expressifs* visuels et/ou acoustiques sur la typodisposition, les caractères, l'intonation, à corrélérer diversement à des effets de *contenu* et à relier, *le cas échéant* - vu la gratuité possible de ces jeux - aux effets *signifiés* par le niveau *linguistique*. Je reste dans le verbal pour cette conception du couple expression/contenu, mais on doit pouvoir transposer au non verbal. Sur cette réflexion, existe un document de travail « ceci n'est pas un signe », à paraître.

l'indissociabilité. On doit reprendre les leçons de Benveniste^[30] : « L'esprit ne contient pas de formes vides, de concepts innommés », et la dénomination « métalinguistique » du sème n'échappe pas à cette loi linguistique; cette affirmation va au-delà de l'indissociabilité ou de la nécessité du rapport Sa/Sé, car elle fait passer d'une conception *duelle* du signe à une conception *duale* qu'on pourrait illustrer par la formulation du signe que l'on trouve dans *Ecrits de Linguistique Générale* de Saussure, selon des notes de Constantin IIIème cours certes, mais la formulation est assez surprenante pour sentir l'authenticité^[31] : « le concept devient une qualité de la substance acoustique comme la sonorité devient une qualité de la substance conceptuelle »; le signe est ainsi pris dans la structure de *l'hypallage*^[32]. Le recours *métaphorique* au ruban de Möbius^[33], comportant un seul plan avec torsion-retournement et suggestion de parcours, introduirait une *dynamique* alors que la figure de l'hypallage, telle quelle, est plutôt *statique* - l'analogon de la feuille de papier avec recto/verso pose encore plus de problèmes. Ce ruban n'est pas plus étrange que la feuille de papier de Saussure^[34]; cela peut bien sûr choquer, mais aussi nourrir bien des réflexions. On est déjà dans une perspective participiale pour Sa/Sé^[35].

Considérons le fait d'apprendre le sens d'un mot inconnu : on est au départ en face d'un pur signifiant, je veux dire par là que le signifié est *absent pour nous* pour l'instant mais on sait qu'il existe, ce qui amène bien sûr à ne pas confondre absence et inexistence et à concevoir *l'absence comme un mode de présence* – et on voit que c'est la question du *discret* et du *continu* qui commence à se manifester et qui devra être reprise en partie sur de nouveaux frais. A ce stade, le signifiant est *opaque* et le signifié *concentré* et « caché ». A la fin du processus, par une sorte de *retournement*, le signifiant devient *transparent* - un autre mode du *caché*^[36] – et le signifié *déployé* et manifeste et on peut avoir l'impression de n'avoir affaire qu'à lui seul, l'impression seulement – présence et absence, modes de présence, se sont inversées. Cela permettrait aussi de dialectiser les notions de *contenant* et de *contenu* affectées habituellement et respectivement au signifiant et au signifié, en voyant bien que l'inversion possible renvoie aux sens différents de « contenir » : (i) inclure et (ii) retenir^[37]. Il y a bien sûr des états intermédiaires dans ce continu, à corrélérer aux divers modes de présence des deux « faces ». Ce sont peut-être des lieux d'élection du travail poétique, associant obscurité et transparence, reflet etc.. Sa et Sé sont *des façons d'être/ d'apparaître* du signe qui est, dans ces deux aspects - là est l'important – une « chose mentale » (cf. Saussure) et non un *composé* de concret et d'abstrait selon une épistémologie/idéologie dualiste millénaire, partout présente en tous domaines, entraînant diverses dichotomies, et difficilement réformable vu son statut « d'évidence » justement. Le *signe* serait donc une *grandeur complexe*, de taille variable, dont les aspects sont corrélés dans une *relation participative/continue* (gradients) et non discrète/opposée. Ce qui impulse la dynamique interne Sa-Sé c'est le *désir d'interpréter lato sensu*, l'interprétation - au sens large d'affectation de sens - pouvant résider dans la *(re)connaissance* ou la *donation de sens*.

– *La catégorie : s1 vs s2* :

Ce choix de la *participation* engage à reconsidérer la relation, oppositive-discrète notamment, de bien des catégories. Le structuralisme nous a bien habitués à la « vérité » que des deux termes d'une paire

³⁰ *Problèmes de Linguistique Générale*, « Nature du signe linguistique », p. 51

³¹ Je renvoie à la remarquable thèse de Mme Rossitza Milenkova-Kyheng, soutenue en novembre 2007, sous la direction de F. Rastier : *Les points de vue en linguistique ou comment interpréter le corpus saussurien – enjeux théoriques et applications*.

³² Peut-être faudra-t-il considérer le rôle des *figures de rhétorique* dans la construction d'*unités/concepts théoriques* ainsi que d'*unités textuelles*.

³³ Déjà chez J. Lacan et illustré par M. Escher.

³⁴ Pour l'étrange, l'évident et le *paradoxe* cf. Valéry : « Toute chose qui est, si elle n'était, serait énormément improbable » *Cahiers*, tome 1, p. 533).

³⁵ Cette problématique permet-elle de repenser la relation plastique et iconique peut-être à l'aune de la complexité inclusive/graduée plutôt que par niveaux séparés?

³⁶ Le *caché* est ce qu'on ne voit pas, soit parce que des objets *opacifiants* s'interposent entre l'objet caché et l'observateur soit parce que, *transparent* et non visible, il s'interpose entre l'observateur et d'autres objets. Le transparent comme mode du caché... (cf. *les Grands Transparents* de Breton in *Manifestes*, fin).

³⁷ Le verre contient (i) le liquide – le contenant entoure le contenu; la Terre contient (ii) l'atmosphère : dans ce dernier cas, le contenu entoure le contenant. Cette observation nous a été faite par le Pr. Bertrand Chapuis, médecin psychiatre à Toulouse. Les réflexions de cet article doivent aussi beaucoup aux échanges avec ce professeur que je tiens à remercier ici.

catégorielle « l'un ne se pense pas sans l'autre »; mais on est là au niveau conceptuel; il s'agit d'oser cette affirmation - plus évidente dans d'autres parties du monde que l'Occident - sur un plan « existentiel » pour faire sens vivant, dynamique. Le sens ne naît que de la différence, de l'opposition, mais il faut peut-être en venir à la conception d'une opposition participative : une fois définies les relations oppositives/différentielles de s1 et de s2, la formulation s1 vs s2 dans les *système*, pourrait peut-être céder le pas, dans les *processus*, à s1 inclus dans s2 (ou l'inverse, formes de *complexité* minimale) avec des prolongements plus complexes; s1 vs s2 simplement, et dont les termes sont *répartis*, renvoie à des formes de « manichéisme » distributionnel - structuraliste si on veut - qui peuvent par ailleurs faire sens (ou du moins comme *phases*); s1 (ou s2) tout seul n'a pas de sens; s1 inclus dans s2 (ou l'inverse) fait déjà sens^[38].

Cette *inclusion*, où le degré de concentration du terme inclus est variable, donne sens à chacun des termes séparément (puisqu'il est *dual*) et aussi à leur contraste (vs) qui est un contraste de termes *duaux* (en relation *chiasmatisque*) ainsi que l'image d'une transformation rendue possible notamment par les jeux tensifs entre terme inclus (plus ou moins concentré) et terme incluant; d'où un possible mouvement dialectique et énergétique à base de tension et de concentration (celle-ci assurant probablement celle-là et le mouvement qui en peut découler) et inversant les positions - ou les *transposant* ailleurs, autrement, cf. plans, niveaux, zones. Ce type de participation pourrait rendre compte du discret et du continu. C'est ce que j'entends par complexité, et celle-ci repose sur du « DANS » - avec degrés variables de concentration, et non sur du « ET » *juxtaposant* ^[39] - cf. l'absence de valeur qui se mue (retournement) en contre-valeur chez Breton (*L'Amour Fou* p. 151 « un lieu entre tous banal et hostile en raison de cette banalité même »); *l'absence* n'est pas *l'inexistence*, elle est une *force*.

La *sublimation* est un aspect de la question; l'artiste/créateur saisit en fait - dans le processus, « existentiellement », et non simplement de façon *conceptuelle*, dans le système - la nature participative des contraires, notamment, qui permet cette transformation; dans le film *Amadeus* de M. Forman, les cris de rage de la femme, le comble de la non-musique, se *transforment* en virtuoses vocalises, et c'est bien à *l'acmé* du cri brutal et discordant que se produit *l'inversion* en vocalises mélodieuses, le *retournement*.

« Des poètes illustres s'étaient partagé depuis longtemps les provinces les plus fleuries du domaine poétique. Il m'a paru plaisant, et d'autant plus agréable que la tâche était plus difficile, d'extraire *la beauté du Mal*. Ce livre, essentiellement inutile et absolument innocent, n'a pas été fait dans un autre but que de me divertir et d'exercer mon goût passionné de l'obstacle » (p. 305-306 des *Projets de préfaces aux Fleurs du Mal*, de C. Baudelaire, édition de poche, 1972).

Sur un seul point de ce paragraphe, on voit qu'il ne s'agit pas à proprement parler de *transformer* le mal en beau - selon une *certaine* conception alchimique, de type narratif, où on passerait, *sans résidu*, du négatif au positif, du plomb à l'or dans une lecture matérielle et non philosophale, ni *d'inverser* les valeurs - cf. les caricatures de l'époque romantique « le laid c'est le beau », caricature de Grandville, mais d'évoquer cette *complexité*, d'où « extraire » qui signifie bien que le beau est (notamment) *dans* le mal... Dialectique encore et apparaît le rôle de la *mémoire* dans ce *processus* qui retient tous les stades avec variabilité du degré de présence.

La sémiotique (École de Paris), pour la perception de la signification - et de figures de rhétorique entre autres, distingue quatre modalités (Virtualisé, Actualisé, Potentialisé, Réalisé, ou *modes d'existence* - *désormais* VAPR), couplées selon des *parcours* dans des genres de montée (émergence/apparition) et de descente (déclin/disparition) associant chaque fois un terme de la montée et un terme de la descente, chaque terme étant la dénomination d'un premier parcours entre ces modalités^[40]; par ex. V → A

³⁸ La *raison d'une relation graduelle* (plus/moins - i.e. pourquoi cela varie), me semble-t-il, réside dans *l'inclusion* variable (schéma de gradience) d'un terme dans l'autre. Ici comparaison est à faire avec les concepts sémiotiques de l'intensité et de l'extensité, de types de corrélation et d'arcs tensifs; il semble que ces concepts jouent sur un seul axe quantitatif (+/-), alors que je me réfère plutôt aux notions de concentration/diffusion//dense/rare. Problématiques communes mais « solutions » différentes?

³⁹ cf. terme complexe en sémiotique standard - aux parcours aporétiques, et les aménagements/variations proposés dans ma thèse prévoyant l'association simultanée de « et.. et » et « ni...ni », ce qui était une étape modulant affirmation et négation, mais non dynamique : in *Sémiotique du surréalisme - André Breton ou la cohérence*, 1995, Presses Universitaires du Mirail, coll. *Champs du Signe* (notamment le chapitre 1 *La conciliation des contraires dans le surréalisme*).

⁴⁰ cf. *Tension et signification et Sémiotique du discours* (cf. bibliographie).

(émergence) et $R \rightarrow P$ (déclin) : c'est la *distorsion*, cas des tropes vivants où sont en concurrence une forme *actualisée* (contenu figurant et *perçu* – la « faucille » dans l'hugolienne « faucille d'or ») et forme *potentialisée* (contenu reconstitué, *conceptuel* ou paraphrastique – la /lune/). On a bien ici la prise en compte d'une *forme de complexité* : *corrélation* d'un parcours de montée et d'un parcours de descente affectant respectivement deux unités de signification et c'est la *globalité* de cette *corrélation* qui fait *sens*. Il y a toutefois une certaine *hiérarchie* « ontologique » (et axiologique?) des *degrés/modes*, qui se retrouve dans les dénominations de *montée* et de *descente*.

Quels que soient les efforts pour passer d'une problématique du discret à une problématique du continu plus « porteuse » épistémologiquement^[41], les dichotomies/discrétisations demeurent, dans *l'analyse même* des faits de signification (*vs* la dialectique évoquée plus haut qui semble d'un autre *niveau*), même si le grain est plus fin (cf. VAPR qui sont des moments *discrétisés*) : ainsi de l'opposition *sensible/intelligible* qui recouvre ici le couple *perçu/conçu* en ce qui concerne la coexistence de significations dans certaines figures de rhétorique. Il est dit qu'une signification est *perçue* et l'autre *conçue*. Mais la signification *non textualisée* (cf. le *in absentia* de la tradition), celle qui est dite *conçue*, relève bien de la perception, même si celle-ci est induite par l'autre signification et son contexte *lato sensu*. D'ailleurs on pourrait dire à rebours que la signification dite *perçue* est aussi interprétée/conceptualisée - de façon certes rapide souvent, mais interprétée tout de même. L'interprétation, plus ou moins médiante, est toujours là et les rapports *sensible/intelligible* ou *perçu/conçu* sont de nature *participative* (et graduée) et non discrète. En fait, le degré *perçu* (ainsi nommé parce qu'il est *manifesté*) est aussi *conçu*^[42] et le degré *conçu* (ainsi nommé parce qu'il *n'est pas manifesté*) est aussi *perçu* (via le contexte, la conjecture interprétative). Ce lien entre les aspects *perçu* et *conçu* (ou *sensible* et *intelligible*) est un corollaire de l'indissociabilité *Sa/Sé*^[43] pour chacune des grandeurs - manifestée ou non, mais dans ce dernier cas elle est *inférée*, à tort ou à raison peu importe.

On pourrait recourir au schéma de la gradience, avec des *pôles jamais nuls*, du fait du présupposé de la relation participative de deux grandeurs^[44], relation toute de dynamisme si bien que l'on peut évoquer, pour ces grandeurs, la possibilité, différente de l'inclusion réciproque (plutôt statique et logiquement triviale), de *s'inclure à tour de rôle*. En gros, dans ma perspective, il n'y a pas une grandeur (degré) *perçue* et une grandeur *conçue*, mais deux grandeurs *perçues-conçues*, et peut-être une inversion dans le parcours de ces aspects d'une grandeur à l'autre : (i) du *perçu* au *conçu*, (ii) du *conçu* au *perçu* (*chiasme*), étant entendu que le terme *a quo* est toujours présent dans le terme *ad quem* - ce n'est pas un simple passage et c'est dû à l'effet de gradience. Textualisée ou non, chaque grandeur est tributaire de ce *parcours sémiosique de premier niveau* – du *perçu* au *conçu*, ou inversement – et peut-être vaudrait-il mieux substituer *signifiant/signifié* à *perçu/conçu* en gardant les parcours (i) et (ii).

Dans une situation narrative simple, pour revenir dans le fief premier de la sémiotique, une situation initiale dite « de manque » (Sujet disjoint de Objet) est en fait *complexe* et c'est cette *complexité* qui *peut* impulser et contrôler le programme; car le *manque* est *à la fois* – sinon il n'y a pas manque, une séparation de l'objet (vide objectal) *et* une tension désirante vers l'objet (plein subjectal); peut-être la relation à l'objet peut être considérée comme relevant de *l'extensité* et la relation au désir comme relevant de *l'intensité*. Dans la quête narrative, extensité et intensité sont *corrélées* (d'où la notion de *complexité*), bien mieux qu'associées, et sont *graduées*. Et ce qui est gradué c'est la *présence* (de l'objet et du désir). Plus précisément, la catégorie régissante semble être celle de la PRÉSENCE (présence *vs* absence) : cette catégorie, si on la maintient telle quelle, peut être continue et le second terme (absence) est une

⁴¹ et pourquoi, épistémologiquement parlant, faudrait-il *passer* de l'une à l'autre, quitter l'une pour l'autre, au lieu de considérer, dialectiquement, discret et continu comme des phases en interaction et se succédant indéfiniment dans les transformations du sens vivant de mouvements et de haltes?

⁴² De mon point de vue – je simplifie dans ce développement - cette manifestation physique renvoie à un signe de première évidence, grâce à cette manifestation qui le représente explicitement, mais qui est mental (Sa et Sé).

⁴³ Ce lien rend compte aussi de l'activité interprétative prise dans ce va-et-vient indéfini entre perception et conception.

⁴⁴ cf. les notions hjelmsleviennes de *extense/intense* et C. Zilberberg « Le double conditionnement – tensif et rhétorique – des structures élémentaires de la signification » in *Transversalité du sens/Parcours sémiotiques* (sous la direction de J. Alonso, D. Bertrand, M. Costantini et S. Dambrine) – Essais et Savoirs, Presses Universitaires de Vincennes, 2007.

modalité de la PRÉSENCE (et non une « inexistence » *hic* et *nunc*)^[45]. Il vaudrait mieux donc parler de *modalités de la présence* ^[46].

Les modes de *présence*, ressortissant plutôt à la *phénoménologie*, ne relèvent pas de la même perspective que les modes *d'existence* (VAPR) de la sémiotique, qui renvoient plutôt à une forme d'*ontologie*^[47] (peut-on, en outre, *dialectiser* cette dichotomie?). Ces modes de présence sont tous deux *réels* puisqu'ils participent au/du *processus de signification/interprétation* quel que soit son éthos, poétique, ludique... Et la force ou le poids de la seconde grandeur sont peut-être proportionnels au degré de *médiateté* : que l'on songe aux textes énigmatiques - dont les connexions symboliques (rôle de l'absence), chargés du poids des possibles interprétatifs (motifs, profils...^[48]).

4. Complexité rhétorico-sémantique et la question des unités

La *complexité*, ainsi ébauchée, (i) serait prise dans un *réseau conceptuel*, (ii) serait constitutive d'unités sémantiques, rhétoriques pour en rester à mes travaux actuels.

(i) *réseau* : le sens interactif et non hiérarchique de cette notion/concept devrait contrebalancer la présentation un peu en vrac de ses éléments : complexité, degrés de présence, continu, participial, extensité/intensité (enrichies par dense, rare//compact, diffus), tension, dynamisme, transformations diverses^[49]. L'activité interprétative prise dans ce réseau, apparaît, à quelque niveau que ce soit, comme une *médiation* – c'est la question de la *tiércéité* et probablement d'une forme de *transcendance*^[50] intégrée ici au cours d'action interprétatif (et non d'un *intermédiaire* ou d'une *interface*) – guidant, via des interprétants divers, le *passage* d'une donnée-source à (ré)interpréter à une donnée-cible (ré)interprétée^[51]. Mais ce qui rend *possible* cette médiation relève peut-être de cette *perception* de phénomènes de *tension* qui se fondent eux-mêmes sur de la *complexité*...

(ii) La *complexité* serait *constituante d'unités sémantiques textuelles* et guiderait donc *leur perception/identification*, l'interprétation ainsi guidée acquérant à son tour une vigueur complexifiante. On pourrait envisager le sens comme un phénomène relevant de la complexité dans une *sémantique/rhétorique généralisée*.

Ce rôle présumé de la *complexité* va renvoyer à *la problématique de l'unité* et notamment à la question de la *minimalité*, de mise dans la distinctivité en phonologie et en sémantique componentielle, et qui doit être resituée.

Remarque : L'interprétation, dont relève la simple *lecture*, fait partie du « texte » (de la textualisation, de la textualité) ; il convient dans cette perspective de distinguer l'*objet-texte physique*, comme objet du monde, de l'*objet-texte à lire/interpréter* et qui de ce fait réclame, pour *advenir*, la participation d'un sujet interprète; la nécessité de ce lien sujet-objet est encore plus forte dans ce cas-là où on ne verse absolument pas dans l'accusation d'idéalisme, laquelle pourrait être portée si on soutenait la même position dans le cas de l'objet physique (et encore... mais ce n'est pas mon propos). La part de la

⁴⁵ « Je vois les arêtes du soleil

A travers l'aubépine de la pluie

J'entends se déchirer le linge humain comme une grande feuille

Sous l'ongle de l'absence et de la présence qui sont de connivence »

(A. Breton, « Vigilance » in *Le revolver à cheveux blancs, Poèmes*, Gallimard 1948, p. 91)

⁴⁶ Au niveau de l'énonciation – cf. la thèse de J.P. Fewou-Ngouloure – on note souvent la « présence » d'un actant de l'énonciation qui n'est pas forcément désigné par un *je*, mais par des choix lexicaux etc. qui ne sont pas ceux des personnages, et qui est ainsi mis en scène (indirectement : il est alors à la fois *présent* et *absent*) comme une voix parmi d'autres; se pose aussi ainsi la question du *clivage* énoncé/énonciation pour, au moins, le problématiser.

⁴⁷ Les modes d'existence VAPR sont peut-être envisageables *après*, en terme de véridiction, de communication etc..

⁴⁸ Cadiot P. et Visetti Y.-M., 2001, *Pour une théorie des formes sémantiques – motifs, profils et thèmes*, Formes sémiotiques, PUF.

⁴⁹ ou, suivant F. Rastier, *métamorphismes*, en y incluant les *méréomorphismes* jouant sur les *solidarités d'échelle*, pour les formes sémantiques selon les composantes et les *transpositions* pour les fonds selon les isotopies, séquences, tons, rythmes...

⁵⁰ *relative*; complexification dialectique ici aussi de la dichotomie transcendance/immanence.

⁵¹ Sur cette question, cf. aussi les zones anthropiques et le rôle, médiateur, du distal notamment.

conjecture interprétative est fonction semble-t-il de l'objet lui-même et des compétences du sujet tous deux engagés dans la situation interprétative (à affiner selon genres et discours)^[52].

Ce que j'ai en vue c'est, dans l'établissement d'unités (sémantiques) textuelles, une démarche/perception double (fondée sur l'analyse) qui *distinguerait* A et B tout en les *associant* comme *une* unité (unité possiblement temporaire), cette distinction-association étant gage de sens relevant de la complexité. Dans la connexion effectuée, on n'a pas une simple *relation stabilisée* (une jonction) entre *deux* grandeurs (étroitement juxtaposées) mais *une méta-grandeur* complexe dont les éléments initialement séparés et qui continuent de garder leurs contours en leur union se présentent successivement à notre perception *mais dans une variabilité de la présence* et c'est cette complexité avec inclusions successives et ses effets de déploiement/concentration corrélés et gradués qui est la source d'une *énergie tensive* pouvant rendre compte de ces *passages* qui n'oublie rien. *Inclusions* ou effets de *figure/fond*^[53] sont deux façons conciliables de représenter *ces phénomènes* : la forme/figure n'est pas seulement quelque chose qui se détache du fond, elle fait *partie* du fond, avec possible *inversion*; là aussi on a un *continu catégoriel participatif*. Mon point de vue sur la *complexité* rejoint cela en partie.

La complexité ainsi entendue est *liaison*, entre A et B, qui peuvent représenter différentes *variables*^[54].

Les réflexions rhétoriques qui suivent sont menées dans le cadre de l'aire de la poésie et *des figures* vivantes. Il convient d'évaluer si elles sont généralisables ou non, dans le cadre d'autres aires, genres, champs, les *genres* étant liés à des *pratiques* différentes.

La prolifération des figures de rhétorique, de leurs dénominations et de leurs statuts spécifiques, (i) tient peut-être pour une bonne part à la persistance de *structures conceptuelles* (référées à des modèles *ontologiques*) (ii) est en lien avec les *théories du signe* et du rapport des signes entre eux dans l'énoncé réalisé (et de leur rapport aux *référents*).

Il semble qu'il faille tenir compte de trois facteurs (au moins) dans différentes figures et qu'on puisse envisager, du point de vue de la sémantique interprétative, une *certaine* généralisation – avec la nécessité toutefois de typologiser les fonctionnements et les effets selon les genres – ainsi qu'une interprétation *globale* (unifiante) et *graduelle* de ces figures sur cette triple base :

(i) la notion de propriété *sémique* (ou *casuelle*, cf. plus loin), qui semble centrale – ce point renvoie à la typologie sémique : *type* (générique/spécifique) et *statut* (inhérent/afférent) sémiques – identification casuelle (cf. isotopie, thématique, dialectique, dialogique).

(ii) la notion de *transfert – sémique* ou *casuel*, mais de *transfert participatif*^[55], relevant de la *complexité*, en lien avec les images/concepts de *sympathie* et d'*empathie* sémantiques.

(iii) la nature de la relation entre les unités (deux par exemple) concernées par ce transfert. On peut ici recourir aux notions de classes sémantiques afin de juger de la plus ou moins grande *distance* des

⁵² Un médecin, dont je n'ai pas retenu le nom, chercheur en neurosciences, interviewé sur France Culture le 02/04/10 à 12h30 distinguait *l'information* de la *connaissance*, celle-là étant présentée par le médecin comme un fait objectif alors que celle-ci est une construction, une appropriation, toujours dépendante de la subjectivité (i.e. de la consistance d'un sujet « partenaire » du processus) et ne pouvant exister sans cette participation subjective. Certes, et il est heureux qu'un *neuroscientifique* rejoigne cette problématique et crucial de dénoncer cette destruction d'un processus cognitif complexe d'objectivité et de subjectivité (la connaissance) mais il faut aussi voir que l'information elle-même, dans son principe, est prise dans cette problématique sujet/objet (sujet producteur et/ou interprète) que l'on tend à occulter : « *On vous dit quelquefois* : Ceci est un fait. Inclinez-vous devant le fait. *C'est dire* Croyez. *Croyez, car l'homme n'est pas intervenu* » disait P. Valéry, (cité par le *Petit Robert* à « fait »). C'est aussi la question du *croyable* et du *crédible*; en outre, actuellement, cet écartement de la subjectivité (au sens de pôle du processus de construction cognitive) tend à gagner, au-delà de l'information « pure et « simple », ce qui est de l'ordre de la connaissance. On est alors clairement dans de la non-complexité.

⁵³ Visetti Y.-M. art. cit.

⁵⁴ Un mouvement *inverse* – complémentaire?, de *dé-liaison*, peut s'observer, dans des figures telles que *l'hendiadyn*, figure de pensée selon H. Morier. On notera aussi que l'hendiadyn opère une *dé-hiérarchisation* associant deux unités préalablement subordonnées.

⁵⁵ La notion de transfert participatif permettrait, elle, de problématiser, au moins partiellement, le statut de la *complexité* qui permet de faire retour sur *l'identification* des unités rhétorico-sémantiques. Partiellement, car ici semble-t-il on en reste au seul niveau de la composante thématique et il faudrait envisager cette complexité dans le jeu des composantes (notamment thématique/dialogique du fait de l'assomption ou non de telle prédication non pertinente selon les normes admises).

unités reliées. Ce dernier point est particulièrement important – je laisse pour l’instant les effets dus aux seuls jeux *dimensionnels* : personnification etc. – en ce que, lié aux deux autres, il permet peut-être d’entrevoir une *continuité seuillée* entre certaines figures que l’on ne rapproche pas habituellement.

Il y a des liens de présupposition entre les classes (iii) et les sèmes (i) et ces notions relèvent d’une certaine tradition, mais refondée en sémantique textuelle; la notion (ii) de *transfert* – qui s’inspire de l’afférence – est plus originale^[56].

Pour la métaphore (je n’entre pas dans les distinctions typologiques – cf. bibliographie *in fine*), l’unité est dans, *a minima*, le couple comparé/comparant - ce dernier textualisé ou non, c’est-à-dire *reconstruit* par l’interprétation qui fait partie de la *textualisation ouverte* - et non dans le seul *comparant* (pour la *figure*) ou le seul *comparé* (par *substitution* simplifiante, pour le *sens*). Mais l’unité rhétorique peut être plus vaste : dans « Pasteurs et troupeaux » in *Contemplations* de V. Hugo, « le « pâtre promontoire »^[57], gardien des moutons de la mer, répond à l’image de la jeune bergère menant son troupeau sur la falaise »^[58]. Mais cette *inversion* est surtout portée par la *métaphore* en miroir qui vient réunir ces deux passages en une unité *complexe* aux composants *antithétiques* qui se font mutuellement valoir. Si la *complexité* sémantique rend compte, à mon sens, de l’unité significative textuelle, on a là une *unité textuelle* réalisée fort longue (v. 19-46) fondée sur des *rapports rhétoriques*. Ce qui repose la question du *local* et du *global*, concepts *évolutifs* dans/du fait de l’interprétation textuelle et, donc, concepts non strictement *objectifs/matériels* ni *absolus*^[59], dans la mesure où le local peut être un global : l’opposition signe/texte est non pertinente de ce point de vue. De façon plus précise, les métaphores créent des *unités complexes* et jouent sur la *complexité de chaque terme*, via un traitement *analogue* par quadripartition des oppositions *identité/altérité*^[60] et *unité/multiplicité*. C’est le transfert participatif (corollaire de l’afférence) qui cautionne cette complexité : *transfert réciproque* (ou à *vide* – sympathie) dans un cas (lune/faucille, propriétés « communes ») et un *transfert participatif simple* et plus aisé à admettre dans le second cas (étoile/tigre – empathie, dans « l’étoile qui rauquait son nom indéniable » de R. Char)^[61] et, là aussi, il y a constitution d’une *unité duale* (avec, en principe, non manifestation textuelle du comparant reconstructible linguistiquement à partir du foyer métaphorique). Le transfert dans le premier cas serait discutable dans la mesure où la propriété semble commune (de façon inhérente en quelque sorte), le poète se bornant à *constater* cette parenté sémique; toutefois, ces unités, généralement, appartiennent à deux *domaines* distincts dont aucune pratique, sinon telle pratique sémiotique poétique (fût-elle épisodique), ne semble justifier le rapprochement : la forme de la lune fait sens en priorité dans le domaine de l’astronomie et la forme de la faucille dans celui de l’agriculture (dans des sociétés à fortes spécialisations cloisonnées). C’est évidemment le couple *invention/découverte* (encore une dichotomie !) qui est entraîné dans cette problématique de la *complexité dialectisante* (quadripartition là aussi en principe) et représentable dans un schéma de *gradient*. De ce fait, l’activité poétique *invente* autant qu’elle *découvre* cette parenté que probablement la culture a rendue évidente et banale, ce qui ne fut sans doute pas le cas lors de la *trouaille* imaginative – mais là aussi des seuils sont à prévoir quant à la plus ou moins grande évidence des rapprochements en fonction de la *distance* des domaines et aussi des rapprochements qui ont pu être effectués dans la tradition etc.; l’esprit poétique opère donc ces rapprochements, les *invente* donc mais en fonction souvent d’une base existante *mais plus ou moins accessible à la perception* (c’est l’aspect *découverte*). Il conviendrait ici de tirer parti,

⁵⁶ I. Tamba-Mecz parle déjà de transfert in *Le sens figuré*, 1981, PUF.

⁵⁷ qui est déjà une unité complexe participative.

⁵⁸ Gérald Antoine in *Le Langage*, Encyclopédie de la Pléiade, 1968, p. 479, (cité par Henri Morier, *Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique*, PUF, 1981, p. 685).

⁵⁹ la *totalité* elle est objectivable parce que purement matérielle.

⁶⁰ cf. P. Verlaine, dans *Mon rêve familier* (« Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant ») in *Poèmes saturniens*, évoquant le rêve récurrent d’une femme

« Et qui n’est, chaque fois, ni tout à fait la même

Ni tout à fait une autre »

La mêmété (l’ipséité ?) de l’objet se continue dans ces jeux complexes de l’identité et de l’altérité (cf. motifs, profils et thèmes). Dans cette intrication du même et de l’autre, le *décalage* semble servir à l’affirmation d’une *identité vivante* et *dynamique*, avec aussi les jeux de l’étrange et du familier (l’étrange du familier, le familier de l’étrange...); à rapprocher de constatations scientifiques faites sur les reconstructions « décalées » de la mémoire : c’est la vie en fait qui manquerait au retour de la pure identité.

⁶¹ Au final, la relation sémantique lune-faucille ne se distingue guère de la relation tigre-étoile, si ce n’est par le statut *inhérent* ou *afférent* de la propriété partagée, mais l’inhérence est une afférence invétérée...

notamment, d'un jeu surréaliste majeur et bien surprenant dans ses résultats, *L'un dans l'autre*, afin de ne pas fonder cette description sur des *a priori* ontologiques et des idées corollaires de convenance, justesse etc., le poète se bornant alors à explorer la *combinatoire du système*^[62]. Cela aboutit à la constitution d'une *unité complexe*^[63], mais aussi *nouvelle* et où il peut être difficile d'établir un rapport ferme de *dominance* et de *hiérarchie* (ces concepts renvoyant à une forme de *discrétisation* des éléments de la figure – et sans doute valables en tant qu'*étapes* du processus rhétorico-sémantique de la *configuration* d'une unité *duale* et/ou *selon les genres*). Précisons que si la *métaphore dénominative* (lune-faucille) paraît bien souvent relier des *domaines* (via les unités réunies), il semble que dans la *métaphore prédicative* (tigre-étoile) ce ne soit *pas forcément des domaines* qui soient reliés (ou des unités appartenant à des domaines précis/repérables – ex. de « rauquait » – outre le jeu des *dimensions*, animé/inanimé ici dans tigre/étoile). Une certaine parenté avec l'*hypallage* (du fait du transfert) se dessine pour la métaphore, en particulier pour la prédicative que l'on peut rapprocher de l'hypallage simple; pour la métaphore dénominative « classique », le supposé transfert réciproque s'apparente à la double hypallage mais le fait qu'il s'agit de propriétés *similaires* (plutôt qu'*identiques*) obnubile l'opération. Toutefois le transfert redevient visible dans des métaphores plus fortement dépendantes, pour leur interprétation, du contexte (explicite ou à expliciter dans l'interprétation – on voit donc qu'il y a des *instances* de motivation, plus ou moins médiates); c'est le cas du « pâtre promontoire » et de la « bergère tour Eiffel » où le contexte, proche ou plus lointain, permet d'afférer depuis le comparant tout ce qui a trait à la /pastoralité/ sur le comparé sans que celui-ci ne perde ses caractéristiques inhérentes. On a donc un transfert participatif (i.e. que le comparant *ne perd pas* les propriétés qu'il transfère) qui est simple et la constitution d'une unité complexe, ce que suggère l'absence de lien syntaxique entre les deux substantifs; de plus, la disposition *tactique* met en *saillance perceptible* le comparant dans le parcours. Les deux constituants de la figure renvoient à des ensembles (mer/prairie qui borde la mer chez Hugo et campagne/ville chez Apollinaire), qui, *quelle que soit leur proximité* (physique ou perçue), relèvent de pratiques qui n'ont pas grand chose à voir entre elles, *à la différence de l'hypallage semble-t-il*.

Pour suggérer ce continu à seuil des figures, j'évoquerai brièvement et sommairement d'autres figures (pour les précisions analytiques et théoriques cf. bibliographie pour l'ensemble de ce développement rhétorique final).

La *syllepse/antanaclase* : ces figures peuvent être traitées dans le cadre d'opérations de *dissimulation*; ainsi de « un père en punissant, madame, est toujours père »; nous avons certes deux sèmes afférents socialement normés différents (le père /éducateur/ et le père /bienveillant/), mais il s'agit d'une *même catégorie* diffractée sur l'ensemble du vers qui constitue l'*unité rhétorique complexe* (cf. *antanaclasis*, répercussion, réfraction de la lumière/son, diffraction) avec des effets fond/figure; l'analyse des vers de Racine (« Brûlé de plus de *feux* que je n'en allumai »/ « Je souffre tous les *maux* que j'ai faits devant Troie ») permet bien de dissimiler les « *maux* »/ « *feux* » de l'amour de ceux de la guerre, mais à un autre niveau se joue l'*assimilation complexifiante* des *domaines* de l'amour et de la guerre, qui sont d'ailleurs mis en *comparaison* (« Brûlé de **plus** de feux...»). Nous avons un phénomène analogue à celui de la *métaphore*, mais alors que pour celle-ci la base est *sémique* (ressemblance ou analogie construite de *contenu*), il y a ici un rôle majeur dévolu à l'*expression*, avec une similarité de *signifiant* pour faire vite; disons, dans une perspective de tiercéité dialectisante, que les métaphores se fonderaient plutôt sur des *motifs* et les syllepses/antanaclases sur des *formants*. D'autres exemples, cités par la tradition^[64] mettent plutôt en jeu les *dimensions*. Ainsi de « Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon coeur » ou « Galatée m'est plus douce que le miel du mont Hybla » où des entités (coeur/jour//Galatée/miel) sont *réunies* (effet de taxème) sur la base d'une /pureté/ ou d'une /douceur/ qui en devient *générique* et qui est *spécifiée* par les

⁶² cf. note supra sur l'image chez P. Reverdy. On perçoit le caractère *paradoxal* et complexe de la *justesse* et de l'*éloignement* qui font la valeur l'image poétique. Peut-être que la *justesse* est affaire *privée ou idiolectale* et l'*éloignement* affaire *sociale ou sociolectale*. Dans un ordre d'idées semblable (énonciation et rhétorique), l'hyperbole a à voir avec le *réel subjectif*, ou l'*objectif du subjectif*; le « littéralement » indice de sens *figuré* hyperbolique signale l'*exagération* objective/dénotative pour la tradition logico-grammaticale, mais cette « exagération » fait bien *voir* et *sentir* les choses d'un point de vue *subjectif*.

⁶³ Il faudrait peut-être revoir dans une perspective critique les notions de dominance et de hiérarchie entre comparé/comparant, non exemptes d'un point de vue *dualiste* (mais cela dépend peut-être des genres) opposé à la perception d'une unité *complexe* (l'effet de saillance peut-il être assimilé à un effet de hiérarchie? A voir...).

⁶⁴ Ces exemples ne sont pas forcément évidents, comme figures, pour des lecteurs actuels, ce qui engage à problématiser (l'évolution de) la perception des figures suivant les époques et les outils descriptifs.

(degrés des) substantifs (coeur et Galatée comme *parangons* respectivement de la pureté et de la douceur); mais via ces entités ce sont des dimensions *normalement* opposées qui sont rapprochées (physique/moral et animé/inanimé) et dans une gradation de type continuiste suggérant une *assimilation* de types différents de douceurs/puretés, assimilation qui *s'oppose* aux dichotomies reçues. Là aussi, il y a quelque chose d'analogue à la métaphore, mais ici le trait (rendu) commun est *lexicalisé* et c'est un évaluatif (dimension).

L'*hypallage* peut être simple («Ce marchand accoudé sur son comptoir avide» de V. Hugo) ou double («Comme un cheval sans fin dans un labour aigri» de R. Char). La notion de transfert (*sémique*), simple ou double, y est à l'oeuvre (sans préjudice de diverses autres afférences possibles, notamment dimensionnelles). Dans l'*hypallage* lexicale simple, on a bien affaire à un transfert participatif : la source, le marchand, conserve ce trait qu'elle propage sur la cible, le comptoir; le fait de parler de *transfert* simplement (dans un sens *obvie*) fait que l'on en reste à la surface *manifestée* du texte et qu'on réduit la *portée* (son *importance* aussi bien que son *étendue*) de la figure. Admettons que si Hugo dit que le comptoir est avide, c'est parce que le marchand l'est (via une représentation *doxale*) et cette présence *manifestée* de cette propriété *afférente contextuelle* pour le comptoir renvoie à la présence *non manifestée* de cette propriété *afférente socialement* pour le marchand : l'unité sémantico-rhétorique est complexe, comprenant *le marchand et son comptoir*. Le point de vue logico-grammatical fondé sur la présence/absence *discrète* de *signes* et leur répartition fonctionnelle constate, en se référant à la doxa, un déplacement *lexical*, d'où la définition de l'*hypallage* comme «figure consistant à attribuer à un mot de la phrase ce qui convenait à un autre mot de la même phrase»^[65]; on s'achemine donc vers une solution *normative* du rétablissement de l'ordre *normal* des *mots* : «avide» se trouve joint à «comptoir» et il ne saurait se trouver ailleurs, en tant que *mot* occupant une place définie et *discrète*, or cet emploi est contraire à la *doxa* qu'il faut rétablir; on y verra donc une façon de parler assez audacieuse, au mieux, ou ridicule (*l'ornement* d'un déjà-là et non une création) : *déplacement* donc qui serait à corriger selon un point de vue *normatif* qui mêle (i) la *doxa*, (ii) un point de vue uniquement *lexical*, (iii) dont découle le point de vue *discret* (ou qui en découle) affectant (iv) la *présence/absence* à tel endroit des unités – tout cela est en *interaction* dans l'interprétation normative (et esthétisante/ornementale). En fait, la figure est en *lien* avec la formulation doxale : il ne s'agit dans les cas examinés, et c'est une façon esthésique propre (qui n'est peut-être pas généralisable), ni de détruire la doxa, ni de la rétablir purement et simplement, mais de créer un *sens complexe* associant, cette fois-ci, *doxa* et *anti-doxa*. Il en va de même pour l'*hypallage* double avec, dans ce cas un transfert symétrique et intégration de la version doxale. Tout cela a bien sûr à voir avec la question des fonds et des formes, l'inversion en miroir etc. Malgré les apparences de dissociation (déplacement ou permutation), l'*hypallage* revient bien à établir *un point commun entre les unités concernées* (de l'importance de *l'afférence* dans ce lien *participatif*). Un point commun ou deux points communs : *l'ypallage* s'apparente à la *métaphore*, mais on remarquera que, du moins dans les exemples examinés, les unités ainsi *soudées* sémantiquement et rhétoriquement appartiennent au même *taxème* (le marchand et son comptoir : domaine commerce – le cheval et le champ à labourer : domaine agriculture). Cette façon de voir les choses (symétrie axiale) donne peut-être un autre poids à la convocation de la figure du *chiasme* dans l'*hypallage*. Il s'agit bien ici de *réversibilité* (et non de simple échange qui périmerait la situation antérieure) qui fait pièce à une certaine *irréversibilité* qui est l'une des caractéristiques de *l'entropie*.

Avec *l'oxymore*, on franchit un seuil : la complexité est portée au cœur de telle unité (l'autre dans le même, le multiple dans l'un, cette fois-ci), qui semble de base, par des prédications simultanées et contradictoires («étouffe éclatante flétrie» de Verlaine, cf. bibliographie) qui associent le même et l'autre, l'un et le multiple (avec des jeux fond/forme). Ce franchissement de seuil fait que l'on passe d'une complexité *synthétique* (*interfigurale*) à une complexité *analytique* ou *intrafigurale*^[66]. Baudelaire, dans le

⁶⁵ *Dictionnaire de linguistique*, 1973, Larousse, de J. Dubois *et alii*, où est cité l'exemple de Hugo, mais c'est aussi la définition de bien des rhétoriciens.

⁶⁶ Il conviendrait d'examiner : (i) le statut de la contradiction, eu égard notamment au jeu des composantes, des dimensions; (ii) *l'ethos* de cette contradiction – cf. genres : *conflictuelle critique* ou signant une *complexité assumée* et donc (iii) revoir la distinction entre oxymore et antithèse qui seraient ainsi reconfigurés/réinterprétés selon des critères sémantiques et

poème XXIII des *Fleurs du Mal*, décrit de façon juxtaposée les qualités antithétiques de la femme, *maman* d'un côté, et *putain* (surtout) de l'autre, et le poème se clôt par ce vers qui désigne la femme « Ô fangeuse grandeur, sublime ignominie » où l'étroite syntaxe de l'*oxymore redoublé* montre que l'on a affaire à une unité significative doublement complexe et participative. Cela permet aussi de repenser la problématique du global et du local qui ne doit pas s'entendre que dans un sens *extensif* (quantitatif); le vers de Baudelaire est une *localité complexe*, une reformulation dynamique de *chute*^[67] et un peu *décalée* de tout le poème. Là aussi, le rapport *local/global* est de type *participatif*, avec les effets de concentration/diffusion énergétiques .

La *métonymie*^[68] pourrait renvoyer à des cas de *transfert casuel participatif* : « “violoniste” comprend le trait /violon/, mais “violon” qui lexicalise ce trait, peut recevoir les traits /humain/ et /ergatif/ (« au lieu de » /instrumental/ F. Rastier). L'afférence s'est alors propagée de l'instrumental à l'ergatif. Ce type d'afférence rend compte de phénomènes généralement classés sous la rubrique *métonymie*. Mais, l'auteur évoque ici un *changement* de cas dans une expression métonymique *lexicalisée* et qui est peu tropique (« le premier violon a été très applaudi ») ; donc la *substitution* casuelle ne pose pas de problème. En revanche, des expressions plus originales peuvent autoriser l'*afférence* et le *cumul casuels*^[69], dans une sorte de *syncrétisme* (à l'image de ce qui se passe dans les afférences sémiques stricto sensu dans les exemples que nous avons vus) : P. Fontanier (*op.cit.* in bibliographie p. 86) cite Delille « Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein » et voit une métonymie dans « char », « création aussi nouvelle que hardie du poète », certes, mais qui *restaure une cohérence uniformisante* par un glissement dénominatif : « le char est pris pour les chevaux du char, pour l'attelage » ; cela peut et doit se discuter depuis une nouvelle théorie, sans préjuger de son adéquation à cet exemple précis, qui est simple illustration ici; de mon point de vue, le char *conserve* (du point de vue de la *représentation doxale* de l'affaire et dans une saillance sans doute affaiblie), outre ses *valeurs sémiques /objet/*, */inanimé/* notamment, sa valeur casuelle */instrument/* (pour la course) et il *acquiert* (dans une saillance plus forte), via l'afférence générée par « écoute » le cas */ergatif/* ou autre mais différent de */instrumental/*, plus le trait */animé/*. Je renvoie au fonctionnement de l'hypallage et la représentation doxale demeure à un autre niveau de complexité, comme dans les autres cas examinés, ne serait-ce que comme nécessaire *faire-valoir* de la figure^[70] On peut peut-être rendre compte ainsi des différences entre *métonymies*^[71] *vives* et *lexicalisées* : celles-là conservent la *mémoire sémique et/ou casuelle* dans leur fonctionnement (ex. de Delille); celles-ci *écrasent le parcours*^[72] dont l'aspect terminatif se solidifie; c'est l'exemple de « violon » qui, dans la pratique d'orchestre, n'est plus senti comme figure; seule une étude diachronique - ou l'étonnement du mélomane néophyte – peut restituer une pertinence au processus : d'ailleurs, F. Rastier parle bien en ce cas-là de « /ergatif/ (*au lieu* ^[73] de /instrumental/) » : on est bien dans la *substitution effectuée*.

Ce n'est pas sans raison que certains des Anciens parlaient d'*hypallage*, là où d'autres parlent de *métonymie* : c'est peut-être le reflet du clivage entre les points de vue *logico-grammatical* et *rhétorico-herméneutique*^[74], dont les *objets* de départ sont probablement *différents* dans leur statut aspectuel (*résultatif* vs *parcours*) : « violon » peut et doit être interprété comme « violoniste », par *métonymie*, parce que *l'afférence casuelle est normalisée/normée* et n'est plus sentie comme telle (comme *hypallage* donc).

rhétoriques - à confronter aux critères logico-grammaticaux traditionnels.

⁶⁷ cf. aussi le rôle des *clausules* in Chateaubriand par exemple.

⁶⁸ F. Rastier, *Arts et Sciences du Texte*, p. 157.

⁶⁹ Noter ici le rôle fondamental et pionnier de M. Bonhomme dans cette réflexion : cf. les ouvrages cités in bibliographie.

⁷⁰ Les figures que j'envisage – et peut-être une certaine conception de la poésie – appartient à une espèce de *no man's land* et non de *frontière*, lieu de *passage* entre l'univers de la doxa (qui dicte la substitution) et celui du merveilleux notamment dotant les êtres/objets de propriétés antidoxales.

⁷¹ Je prends ce terme au sens générique : il peut regrouper les figures classées comme *synecdoques*.

⁷² On parle de *mémoire* pour le parcours interprétatif; il est possible que l'enregistrement d'un sens figuré (en lexicologie et lexicographie) corresponde à un *oubli* d'un parcours antérieur; dans les propos théoriques de Rastier, l'oubli commence à faire isotopie (« une connaissance est une action oubliée », ce qui dialectise les termes au lieu de les opposer, un fond est une forme oubliée etc.). L'oubli, qui n'est pas *disparition*, doit être *thématisé* et probablement rendu *fonctionnel* dans la théorisation sémantique.

⁷³ Je souligne.

⁷⁴ « Cicéron remarque aussi que les *rhéteurs* nomment *hypallage* la même figure que les *grammairiens* appellent *métonymie* », Dumarsais, *op. cit.* p. 185. On n'insistera pas sur cette opposition, révélatrice, des *rhéteurs* et des *grammairiens*!

J'ai donc essayé dans cette dernière partie d'illustrer ma conception de la complexité, dialectisant les concepts de même et d'autre, dans certaines figures de rhétorique et grâce à la théorie sémantique interprétative : complexité *intrafigurale* dans l'oxymore; complexité *interfigurale* prise dans la dynamique du transfert participatif pour la métaphore, la syllepse/antanaclase, l'hypallage (qui sert en fait de *modèle*), la métonymie. Ces réflexions reposent, corollairement, la question de l'unité, des unités.

On est bien dans des cas d'*enrichissement sémique* et/ou *casuel* aboutissant à de la *complexité* dans tous les exemples vus plus haut. Dans cette optique, il ne convient guère de parler de *coïncidence* des sens (qui *fige*) mais de *co-présence* qui tient compte des *parcours figuraux*, des effets gradués de saillance et de *mémoire* (c'était une partie de la rhétorique!). Dans son ordre, le langage poétique qui est *création* établit ou rétablit des complexités à divers niveaux des unités textuelles, s'opposant ainsi à une certaine *déperdition* du sens, telle qu'elle peut apparaître notamment dans les *pratiques substitutives*. Il est ainsi question, avec la sémantique des textes, de travailler *l'économie* (enrichissante) du sens...

Cette complexité doit s'évaluer selon la catégorie de la présence/absence en relation avec les paliers, les composantes, les différents niveaux sémantiques : une simplicité (platitude) thématique peut s'accompagner d'une complexité sur d'autres composantes; c'est l'ensemble de l'interaction qui est à examiner dans la perspective d'unités significatives. *L'insignifiance* absolue d'une performance sémiotique demeure possible (mais la compulsion interprétative...). La complexité doit s'envisager dans le cadre de chaque *composante* (complexité thématique, dialectique, dialogique – et il convient de voir l'effet de l'ordonnement tactique sur ce repérage de la complexité), mais aussi dans le cadre de *l'interaction* des composantes qui peut être complexe – outre qu'à la simplicité d'une composante peut répondre la complexité d'une autre. Le jeu avec les zones anthropiques mérite attention aussi de ce point de vue (ex. de « cet été partez en France »/«j'ai mal à la France » qui mettent en tension deux zones sur « France »).

Bibliographie

- BALLABRIGA M., 1994, *éléments de sémantique tropologique. Sémantique et rhétorique*, in *Champs du signe* n° 4, PUM (Presses Universitaires du Mirail).
- BALLABRIGA M., 1995, *Sémiotique du surréalisme – André Breton ou la cohérence*, *Champs du signe*, PUM .
- BALLABRIGA M., *Sémantique et rhétorique* (sous la direction de M. Ballabriga), 1998, publication des actes du colloque international d'Albi de juillet 1995, Editions Universitaires du Sud, coll. *Champs du signe*.
- BALLABRIGA M., 1995-1998, *sémantique et tropologie*, communication au colloque international *Sémantique et Rhétorique* (Albi-juillet 1995, paru en 1998).
- BALLABRIGA M., 2002, *Rythmes sémantiques et interprétation : étude de chiasmes*, in *Champs du Signe* n°13-14, Editions Universitaires du Sud.
- BALLABRIGA M., 2006, « La syllepse est morte, vive l'antanaclase ! » in *Texto !, Dits et inédits*.
- BALLABRIGA M., 2007, « Le rythme sémantique dans un poème de Verlaine (*Intérieur*) : étude des cas et propositions » in collectif *Rythme, Sens et Textualité, Champs du Signe*, EUS. Pré-publication en mai 2005 in *Texto !, Dits et inédits*.
- BALLABRIGA M., 2008, « Attelage (zeugme), hypallages sémique et lexicale, chiasmes » in *Texto !*, rubrique *Narratologie*.
- BONHOMME M., 1987, *Linguistique de la métonymie*, Berne, Peter Lang.
- BONHOMME M., 2006, *Le discours métonymique*, Sciences pour la communication, Berne, Peter Lang.
- CADIOT P. et VISETTI Y.-M., 2001, *Pour une théorie des formes sémantiques – motifs, profils et thèmes*, Formes sémiotiques, PUF
- DUBOIS J. et alii, 1973, *Dictionnaire de linguistique*, Larousse.
- DUCROT O. et TODOROV T., 1972, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil.
- DUMARSAIS, 1988, *Des tropes ou des différents sens*, Critiques/Flammarion.
- DUPRIEZ B., 1984, *Gradus – les procédés littéraires* (dictionnaire), Union Générale d'Éditions, 10/18.

- DUTEIL-MOUGEL C., 2004, *Persuasion et textualité. Propositions pour l'analyse sémantique et rhétorique des textes persuasifs*, thèse.
- FEWOU-NGOULOURE J. P., 2009, *Le point de vue référentiel : exemple de romans africains d'expression française*, thèse.
- FONTANIER P., 1977, *Les Figures du Discours*, Flammarion.
- FONTANILLE J. ET ZILBERBERG C., 1998, *Tension et Signification*, éd. Mardaga
- FONTANILLE J., 1998, *Sémiotique du Discours*, PULIM
- FONTANILLE J., 2008, *Pratiques sémiotiques*, coll. Formes sémiotiques, PUF
- GÉRARD C. , 2004, *Contribution à une sémantique interprétative des styles. Etude de deux oeuvres de la modernité poétique : Jacques Dupin et Gérard Macé*, thèse.
- MISSIRE R., 2005, *Sémantique des textes et modèle morphosémantique de l'interprétation*, thèse.
- MOLINIÉ G., 1992, *Dictionnaire de Rhétorique*, LGF/Le Livre de Poche.
- MORIER H., 1981, *Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique*, Presses Universitaires de France.
- MOUNIN G., 1974, *Dictionnaire de la linguistique*, Presses Universitaires de France.
- POTTIER B. (sous la direction de), 1973, *Le langage*, Les dictionnaires du savoir moderne, Centre d'Etude et de Promotion de la Lecture, Paris.
- RASTIER F., 1987, *Sémantique interprétative*, P.U.F.
- RASTIER F., 1994, *Sémantique pour l'analyse – de la linguistique à l'informatique*, Masson.
- RASTIER F., 1996, « Chamfort : le sens du paradoxe » in *Le paradoxe en linguistique et en littérature*, textes recueillis par Ronald Landheer et Paul J. Smith, Droz.
- RASTIER F., 1997, « Défigements sémantiques en contexte » in Martins-Baltar M., éd., *La locution entre langue et usages*, coll. Signes, ENS éditions, Fontenay-Saint Cloud, diff. Ophrys, Paris, pp. 305-329.
- RASTIER F., 2001, *Arts et Sciences du texte*, P.U.F.
- RASTIER F., 2001, « Indécidable hypallage » in *Langue Française* n° 129, p. 111-127.
- RASTIER F., 2001, « L'hypallage & Borgès » in *Variaciones Borges 11*, p. 5-33
- RASTIER F. et BOUQUET S. (sous la direction de), 2002, *Une introduction aux sciences de la culture*, coll. Formes sémiotiques, PUF
- ROUAYRENC C., 2002, « Syllepse et défigement » (communication lors du colloque *La syllepse, figure stylistique*, organisé par l'équipe "Textes et Langue" les 25 et 26/10/2002 à l'Université Lumière-Lyon 2).
- SAUSSURE (Ferdinand de), 2002, *Écrits de linguistique générale* établis et édités par S. Bouquet et R. Engler, Paris, Gallimard.
- SCHAEFFER J. M., 1999, *Pourquoi la fiction ?*, éd. du Seuil
- TORT P., 2008, *L'effet Darwin – sélection naturelle et naissance de la civilisation*, coll. Science ouverte, Seuil.